Numéro 10.

BIBLIOTHÈQUE DES « TEMPS NOUVEAUX »

LA

GRANDE GRÈVE

DES DOCKS

PAR

John BURNS et Pierre KROPOTKINE

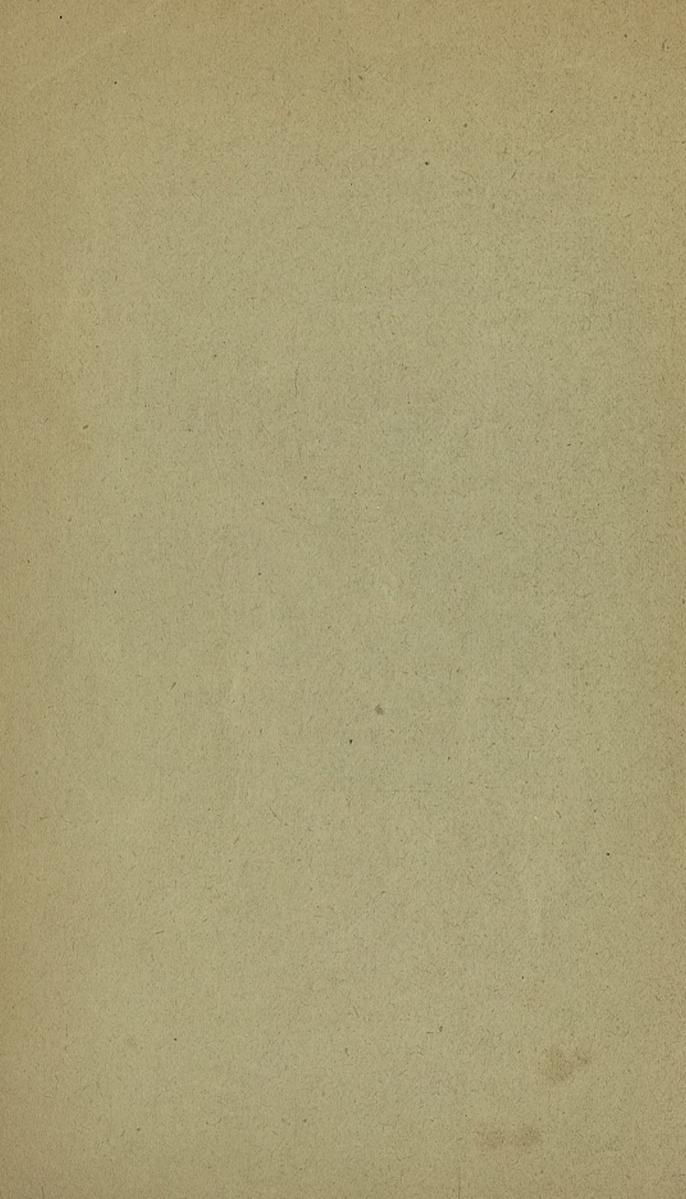
Année 1897



ADMINISTRATION.

51, rue des Eperonniers, (Centre).





BIBLIOTHÈQUE DES 'TEMPS NOUVEAUX "

LA

GRANDE GRÈVE

DES DOCKS

PAR

John BURNS et Pierre KROPOTKINE

Année 1897

ADMINISTRATION
51, rue des Eperonniers, (Centre).
BRUXELLES

AI

TIMA MINIMA ENOCH SEC

3 2 6

SWINTONORN ANDRONE REDPORTERANT

7081 0506A

THAT THE TENTH AND THE TENTH OF THE TENTH OF

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Il nous a paru très utile de reproduire dans la collection des Temps Nouveaux ce court résumé de la « Grande Grève » dont la traduction a été empruntée à la Société Nouvelle (31 octobre 1889). Le langage de l'auteur n'est pas celui d'un anarchiste : bien au contraire ; il offre tels accents qui semblent être d'un dictateur. Le socialiste anglais John Burns est certainement un homme intelligent, passionné, d'une singulière énergie et probablement aussi d'un très grand cœur; mais nous le croyons disposé à se voir lui-même trop en grand et à battre volontiers la grosse caisse en son honneur.

Ce n'est pas que nous ayons à faire ici l'éloge de la modestie : il est juste que chacun se rende compte en toute simplicité de la valeur de ses actes, mais il risque fort de se tromper quand il attribue à sa propre initiative l'ébranlement des foules et des nations. On y a sa part et c'est assez. L'effort d'un seul, si vaillant qu'il puisse être, reste peu de chose en comparaison des imperceptibles évolutions personnelles qui s'accomplissent chaque jour en des milliers et des millions d'intelligences et de cœurs; c'est ainsi que les molécules d'un explosif, répandues en traînées, s'unissent soudain en une conflagration puissante quand un choc extérieur vient à se produire. D'ailleurs, John Burns lui-même, en dépit de l'orgueil triomphant qui l'anime, doit maintes fois dans son récit rendre hommage à cette puissance souveraine qui s'est formée de la volonté de tous.

Le célèbre agitateur anglais insiste aussi beaucoup sur son talent d'organisateur et semble même insinuer que, sans une bonne idée suggérée par lui, il eût été impossible de subvenir à l'alimentation des centaines et centaines de milliers d'individus qui faisaient partie directement ou indirectement de la Grande Grève. Certes, on doit reconnaître que Burns fut également dans cette occasion homme d'énergie et de bon conseil, mais son propre récit nous montre que l'organisation dont il parle prit dès l'origine un caractère absolument spontane, et qu'elle fonctionna non par l'action de volontés extérieures à la grève, mais par le libre consentement de tous, par les forces associées des foules, s'unissant

LA GRANDE GREVE

par un vouloir commun en une sorte d'organisme immense.

Il nous a paru bon de publier après le récit de Burns deux articles de notre ami Kropotkine parus à la même époque dans la Révolte, et présentant les évènements de la grève sous un aspect plus grandiose de solidarité populaire. C'est bien ainsi, nous le croyons, que se montrera dans l'histoire cette grève des dockers qui, à certains égards, peut être considérée comme une journée prophétique de la fédération humaine, et qu'à ce titre on désigne sous le nom de « Grande Grève ». Certes, nous en verrons d'autres qui n'auront pas moins d'importance économique; il en viendra même une qui n'aura pas seulement le port de Londres, mais le monde entier pour théâtre; toutefois, on ne cessera de se rappeller avec émotion ces admirables journées de 1889, qui pour nous tous eurent comme une beauté d'aurore.

A mesure que s'élargit le cercle des intérêts et que s'accroît la solidarité des travailleurs, la scène sur laquelle s'accomplissent les faits historiques grandit en proportion, et le sens philosophique des évènements se précise. La Grande Grève de 1889 n'est que le phénomène avant-coureur de luttes bien autrement considérables, mais elle les contient en germe, et, à

ce point de vue, nous fournit des enseignements que tout homme désireux de savoir et de bien faire doit étudier avec soin; elle nous apprend surtout quels sont les points sensibles de la société capitaliste, et comment nous réussirons a la toucher au cœur. Telles sont les intentions pour lesquelles nous avons cru devoir publier le récit de Burns et que nous recommandons en outre tous les ouvrages sérieux qui traitent de ces évènements contemporains. La conquête de l'avenir se fera d'autant mieux que nous connaîtrons le passé, et surtout que nous agirons dans le présent, concentrant toute notre activité dans l'ardent amour de la justice sociale. Notre généreux Angiolillo, qui sur l'échafaud souriait à la mort, ne prononça qu'un mot, un seul: « Germinal! », mais cette parole résume toutes nos espérances et nos volontés. tion ces calmirables journees de 1889, qui pour

L'ouvrage le plus complet relatif à la Grande Grève est celui de H. Llewelyn Smith et Vaughan Nash, *The Story of the Docker's* Strike (London, Fisher Unwin (1890); pp. 190, in-8°. Il n'a pas été traduit en français.

de, ables, mais elle les contient en germe, et, à

nous lous curent commic une beauté d'anvora.

et que s'accroit la solidarité des travailleurs,

A mesure que s'élargit la conclèrles intérêts

attes been ewirement consi-

La Grande Grève des Docks

main, je ne me sens pas encore degage de

Perfort of du turowopases. Sorafije exact?

Je ne puis le promettre, Impartial, je ne pre-

tends pas l'etre. J'ai ote « là-bas » si souvent!

- dos jours. des duits entières; et quand on a

ete « la bas », une semaine après l'autre, se

ente d'un homme dent les actions out ête une

frotter à des hommes qui souffrent la faim en silence, voir les tembres amaigries mettre en

Il ne faut pas demander au soldat, à peine sorti du feu de la bataille, une peinture exacte et impartiale, non plus qu'une caractéristique de l'ensemble du combat. Encore aveuglé par la fumée, — heureux s'il n'a pas eu à souffrir plus gravement — encore assourdi par le bruit, ses impressions sont encore trop neuves et se pressent les unes sur les autres dans son esprit comme les soldats qui, dans une retraite, se bousculent et se renversent. Il est obsédé par le rôle, petit ou grand, qu'il vient de jouer : « A tel moment, j'étais ici, j'étais là; au moment de la charge, j'étais à tel endroit ».

Cependant, quel qu'ait été son rôle, s'il était au fort de l'engagement, il parle avec l'autorité d'un homme dont les actions ont été une part de l'évènement, et ont contribué au résultat général. A plus forte raison, s'il peut établir que dans la bataille il a rempli le rôle d'un chef.

Si j'avais été complètement libre, j'aurais préféré un autre moment pour dire mon mot sur la grève et ses résultats. La plume à la main, je ne me sens pas encore dégagé de l'effort et du tumulte passés. Serai-je exact? Je ne puis le promettre. Impartial, je ne prétends pas l'être. J'ai été « là-bas » si souvent! — des jours, des nuits entières; et quand on a été « là-bas », une semaine après l'autre, se frotter à des hommes qui souffrent la faim en silence, voir les femmes amaigries mettre en gage leurs couvertures, il n'est pas facile de retourner chez soi et d'être tranquillement impartial.

Je ne m'excuserai pas non plus d'exprimer mes sentiments à ma façon. Quiconque a été voir par lui-même ce qui se passe chez les travailleurs de l'East-End, a été contraint de faire de même. Je suis de plus en plus convaincu que celui qui écrit avec une réelle connaissance du sujet est d'autant plus vrai que ces sentiments ont plus vivement brûlé dans son cœur. L'impartialité! je voudrais presque l'envoyer à tous les diables!

Cependant, je crois pouvoir établir avec une grande proportion de justice la position des « meneurs » de la grève. Et quelle raison, après tout, pourrait-il y avoir de dissimuler, puisque le mouvement extraordinaire qui vient de se terminer, représentant la cause du travail, a été dans le monde entier la cause populaire? Il a été accompagné par un flot de sympathies comme je n'en ai jamais rencontré de pareil dans mes douze années de vie publique.

Arrivons à l'origine et au commencement de la grève. Un mot d'abord sur les directeurs des docks, qui ont des idées à eux sur l'origine et les causes de l'affaire, et sur les éléments qui fournirent à la grève le plus solide appui. M. Norwood a tantôt insinue, tantôt affirmé ouvertement, qu'il y avait eu des complots, des conspirations, des agences secrètes, et ainsi de suite. On a essayé de faire croire au public que cette grève était le produit d'une gigantesque et secrète conspiration, organisée par le travail contre le capital, et appuyée sur des souscriptions illimitées de socialistes étrangers. Entre parenthèses, je dirai que le montant des sommes reçues du continent par le comité de la grève n'a pas dépassé, ni même atteint 100 livres (2,500 francs) du commencement jusqu'à la fin du mouvement. L'Allemagne nous a envoyé 50 livres (1,250 francs); la France, juste la moitié; la Belgique, environ la même somme que la France; et nous avons nos raisons de croire que ces sommes, peu considérables, n'étaient cependant pas dues exclusivement aux socialistes allemands, français et belges. Ceci suffit à répondre péremptoirement aux allégations des directeurs.

Les accusations de complots et d'agences secrètes tomberont devant un compte rendu exact de la grève et de ses causes; on verra combien les instigateurs et les chefs du mouvement ont agi ouvertement et au grand jour. Il y a six ans de cela, John Williams, moimême et quelques autres, nous commençâmes notre agitation parmi les ouvriers des docks; une espèce de croisade matinale, car nous étions obligés d'aller parler aux ouvriers avant que leur travail et le mien commençassent. Ma femme et moi, nous avons souvent quitté notre maison à trois ou quatre heures du matin, hiver comme été. Nous parcourions les docks; nous allions, aux trois portes, haranguer les ouvriers, puis j'allais commencer à sept ou huit heures ma journée dans le West-End: et ainsi de suite, jour par jour, pendant des semaines et des mois, de 1884 à 1886.

C'est ainsi que j'arrivai à bien connaître les ouvriers des docks, et réciproquement. Quelques-uns avaient été mes camarades d'école; d'autres avaient travaillé aux docks mêmes sous ma direction (car, moi aussi, j'y ai eu mon tour, dans mon métier de mécanicien). Nous étions là, tous les jours, à faire notre agitation, à répandre le mécontentement dans ce coin perdu du monde du travail; et nous

apprenions ainsi à connaître à fond la condition sociale des différentes classes de « dockers »; nous avons vu là combien elle était misérable, et alors, délibérément, nous avons excité les travailleurs à la révolte. Le fait de notre réussite parle autant pour les ouvriers qu'en faveur de ceux qui, après avoir commencé la « croisade », ont continue à la prêcher avec énergie et ont appliqué tous leurs efforts à faire réussir le mouvement qu'ils avaient provoqué.

Si le docker avait été ce que l'on se figurait autrefois, si nous n'avions pas eu des matériaux tout différents à mettre en œuvre, nous aurions chacun pu nous user la langue à prêcher devant chaque porte d'entrée : nous n'aurions jamais eu de grève. Ce n'est pas à moi principalement qu'elle a été due, ni à un autre apôtre du mécontentement, mais à ce fait, maintenant de notoriété publique, que le « docker » est un être radicalement différent de la créature qu'on se représentait traditionnellement. Il a toujours, il est vrai, mérité le nom de « Enfant perdu de l'Armée du Travail » (the forlorn hope of the Army of Labour); jamais on ne l'a vu dégradé, fainéant, loafer (traînard, ròdeur). Non, ce n'était pas à des « loafers » que nous avions affaire.

Il n'y a pas de grève pour le loafer; il ne connaît pas ça. Faire de la propagande auprès de lui, serait d'un fou : quelque chose comme la tâche de ces prêtres de Baal qui voulaient faire tomber le feu du ciel, ou de don Quichotte essayant de faire de Sancho un chevalier errant. Nous avions à relever des ouvriers, de vrais ouvriers opprimés, abattus; de vrais ouvriers qui avaient à lutter, à combattre pour leur pain quotidien.

Est-ce le loafer, croyez-vous, qui s'amuse à aller grelotter aux portes des docks, par le froid noir d'un matin de décembre, dans l'espoir de trouver pour un shelling (1 fr. 25) de travail, et d'un travail dépendant plus qu'aucun autre d'un effort musculaire constant. J'ai vu les dockers se battre, pour arriver aux portes, avec la fureur d'hommes qui se sauvent d'un théâtre en flammes. Je ne parle pas même du courage moral; mais cette sauvage énergie physique elle-même est inconnue du loafer d'habitude; il voudrait la montrer qu'il ne le pourrait pas.

De plus, des loafers en grève (si l'on peut concevoir la chose) n'auraient pu être aussi disciplinés, aussi corrects. Cent mille loafers en grève n'auraient pas parcouru les rues sans donner à faire à la police, sans piller tant soit peu sur leur passage, comme les Chemises-Rouges de Garibaldi dans leur marche sur Naples à travers la Calabre. Quand le désordre est en train, la fonction du loafer est de l'aggraver; il y gagne. Le travailleur honnête, seul, dans une crise pareille, sait s'effacer pour le bien de sa classe. Nous savions bien que c'était sur les travailleurs honnêtes

qu'il nous fallait compter; il était facile de voir que la nature désespérément casuelle de leur travail rendait leur paie absolument insuffisante, et aussi que, pour améliorer leur condition, leur seul espoir était une action concertée. C'était là ce qu'en toute occasion nons nous efforcions de leur faire entrer dans la tête.

A cette période particulière, et même avant, je m'occupais activement du mouvement qui s'etendait parmi les sans-travail de l'Est de Londres. Je travaillais alors treize heures par jour, chez Brotherhood, à Westminster, et, entre temps, je faisais de la propagande socialiste: je formais, ou aidais à former, plusieurs nouvelles trade's unions dans différents quartiers de Londres. La dernière en date de ces trade's unions était celle des gas stokers (ouvriers du gaz), qui comptait quinze mille membres, et qui, dans ces quatre derniers mois, a réussi à obtenir, pour une journée de huit heures, un salaire légèrement supérieur à celui qu'on payait auparavant pour une journée de douze à treize heures. Cet épisode des nouvelles trade's unions est nécessaire à mon récit, car il conduit directement à la grève des docks./ yes emem-iem istnesorq em ej sztasy

Lo mécontantement boulllourail : je parlai, je les trouvai prêts et audents. L'approchais du

Une grande partie des meetings de l'Union des gas-stokers se tenait dans l'East-End, près

des docks. Les dockers y affluaient; M. Mann, M. Champion, moi-même y prenions souvent la parole devant des milliers de ces travailleurs. Ils saisirent l'esprit de nos harangues; et quand les ouvriers du gaz eurent remporté la victoire, ce fut au tour des dockers à devenir impatients, à se remuer. En un mot, c'est cette victoire qui amena la grève des dockers.

Un vieil ouvrier des docks, nommé Harris, me fit appel pour aider à la formation d'une trade's-union composée des ouvriers permanents des docks: j'y consentis et réunis un meeting de 2,000 hommes, au cours duquel s'enrôlèrent beaucoup de ceux qui avaient refusé d'entrer dans l'ancienne union, et qui, d'ailleurs, pour diverses causes, avaient cessé de meriter ce nom. Mais la formation de l'union nouvelle força l'ancienne à montrer une activité jusqu'alors sans précédent chez elle. Cette activité inusitée eut pour résultat immédiat la grève du South-Dock, le 13 août; environ trois cents hommes quittèrent le travail, refusant d'accepter plus longtemps une paie de 5 pence l'heure (50 centimes).

Le mercredi 14, M. Mann, appelé par dépêche, vint haranguer les hommes. Les jours suivants, je me présentai moi-même aux West-India docks, pour aider comme je pourrais. Le mécontentement bouillonnait : je parlai, je les trouvai prêts et ardents. J'approchais du but; je le voyais. Quelques stevedores (contremaîtres) hésitaient, et l'avouaient tout haut.

Je leur fis des remontrances véhémentes, avec l'appui des quatre mille hommes du meeting; enfin les stevedores cédèrent, promirent de quitter le travail, et suivirent les autres. Dès lors, nous avons toujours trouvé dans leur corporation notre soutien le plus solide et le plus résolu. C'est ce meeting de quatre mille hommes que je regarde comme le véritable commencement de la lutte. Maintenant, l'idée était dans l'air; cela avait « pris »; les dockers étaient décidés. C'était déjà quelque chose; car le docker, auparavant, se croyait isolé, perdu, abandonné dans l'East-End.

L'idée d'association — qui, aux jours à venir, sera le mot d'ordre du travail - n'a pas été facile à lui faire entrer dans la tête. C'est une notion difficile à enseigner à des hommes qui, accoutumés à prendre la pitance que leur octroie le capital, ont toujours craint de se demander si c'était bien là tout ce qui leur était dû. Mais nous les avions réveillés, réchauffés maintenant; ils se rendaient compte que c'était une question d'organisation, de résistance, ou « la mort ». Cette conviction, il fallait la répandre, la faire partager de tous; et je consacrais trente-six discours, les jeudi, vendredi et samedi 15, 16 et 17 août, à traiter ce sujet, en dehors des quais, des magasins et des docks. Mann, Tillet et Champion en firent autant, perchés sur les murs ou à cheval sur les palissades. Le feu était aux quatre coins du bâtiment. In jour le seque de l'action de la constant de la con

La Saturday Review, entre parenthèses, commet une petite injustice à notre égard; je veux parler de son insinuation à propos de... tonneaux. J'aurais été très heureux, souvent, d'en avoir un à ma disposition; mais on n'en fit pas usage dans cette grève. On ne nous fit pas rouler un seul baril des docks. Cette grève a été, pour moi, pleine de surprises; et c'est, autant que je me rappelle, la première révolte de son espèce où l'on n'ait pas vu cette traditionnelle plate-forme du démagogue. Après deux jours de grève, les stevedores se chargèrent d'organiser et d'exercer les hommes : entreprise peu commode, car les recrues affluaient par cinquante et cent à la fois. Au bout de quelque temps, les dockers ne figurèrent plus dans la grève que, pour ainsi dire, comme unités de nombre; car les porteurs de charbon (coalporters) « sortirent »; les allégeurs (lightermen) les suivirent. Un métier appelait l'autre ; à un moment, il y eut plus de cent mille travailleurs en grève.

Il est difficile de se figurer l'effort exigé des chefs dans de semblables circonstances. Un moment l'importance de la question économique disparut devant celle des approvisionnements, du « commissariat ». Il nous fallait trouver de quoi nourrir journellement 250,000 (deux cent cinquante mille) estomacs. Des comités furent formés; d'autres pour les relever; ils siégeaient nuit et jour. A aucun moment des vingt-quatre heures du jour, on ne pouvait

manquer de trouver au poste un ou deux représentants du comité central de la grève. Quand je sortais, à chaque coin de rue je voyais la faim me faire son muet appel. C'est là ce qui rend toute grève si triste. On se demande, parfois, si cela vaut vraiment la peine, s'il ne vaudrait pas mieux laisser le travailleur prendre tranquillement sa ration accoutumée au jour le jour.

Assurément, c'est une sotte sentimentalité, qu'une demi-heure de froide réflexion suffit à dissiper. Toute foi a ses martyrs, toute victoire ses morts. Le dévouement est la pierre angulaire que recherche tout propagandiste; il est impuissant s'il ne la trouve pas; s'il la rencontre, il n'a rien de plus à demander. Ce pouvoir du sacrifice personnel a été la note dominante de la grève des docks; jamais, dans aucune grève, je ne me suis senti un pareil levier en main. Si j'avais pu mettre à part la question de la faim, je savais avoir affaire à des gens capables du maximum d'endurance, et j'aurais été tout à fait tranquille.

Mais la bonne volonté que tous montraient, hommes et femmes, à ne pas tenir compte de l'aiguillon de la faim, nous excitait à faire de notre mieux pour leur conserver au moins leur pain quotidien. Nos appels au public, d'abord assez timides, prirent d'autant plus d'assurance que les jours avançaient. J'étais moi-même étonné de l'afflux d'argent. Jamais appel de grévistes n'a été reçu d'une manière

si ferme, si solide. Nous demandions, et nous recevions aussitôt. Il semblait que nous n'eussions qu'à dire, dans les termes les plus nets, que nous étions les trésoriers des dockers : l'argent demandé arrivait. C'eût été un appel du lord-maire en faveur de victimes d'un grand désastre en Angleterre, que l'on n'aurait pu répondre avec une générosité plus extraordinaire. On connaît la souscription de 25,000 livres (625,000 francs) de l'Australie; en Angleterre, unions sur unions nous bombardaient de chèques, en les accompagnant de l'assurance que les contributions ne cesseraient pas, que la grève durât des semaines ou des mois. Les compositeurs nous envoyèrent 500 liv. st. (12,500 francs), les mécaniciens 700 liv. sterl. (17,508 francs.) and one a boundering and transmit de la greve des docks; jamais, dans ancune

gréve, je ne me suis spri un pareil levier en main. Si j'avais pu mettre à part la question

La grève était bien partie. Nous avions maintenant à faire face à la tâche difficile d'organiser les secours, à trouver la nourriture quotidienne d'une population entière. Sur quel principe établir notre commissariat? Après entente avec les négociants de l'East-End, nous organisâmes un système de tickets qu'ils avaient promis d'accepter en paiement. Ce système arrêta immédiatement maints abus qui auraient pu vicier notre plan de secours. En refusant de l'argent, nous nous assurions contre l'ivrognerie et contre les troubles qui

en sont la conséquence, et qui ont déjà causé la ruine de plus d'une grève. Je ne me rappelle pas avoir vu une grève plus sobre. Du premier jour au dernier, pas un homme ne m'a demandé d'argent pour aller boire. Abuser des secours était difficile avec le système que nous avions établi et que nous avons maintenu avec persistance d'un bout à l'autre de la grève. Et nous pouvions tenir la main à l'exécution de nos ordres; c'est là un bon point en notre faveur: — encore plus en faveur des hommes que nous avions à diriger.

Ce qui m'étonnait aussi, c'était de voir combien les autres corps de métiers, dont les griefs n'avaient pas jusque-là été formulés, se montraient prêts à venir soutenir les dockers. Je ne savais que trop bien qu'il y avait çà et là, dans tous les coins de Londres, des travailleurs de tous métiers mécontents de leur condition. Mais je n'avais pas pensé à eux pour obtenir le nerf de la guerre; encore moins avais-je imaginé qu'ils descendraient dans la rue avec les dockers. C'est pourtant ce qui arriva; et des recrues qui faisaient partie d'un monde extérieur, pour ainsi dire, sans aucun intérêt immédiat dans la grève des docks, étaient au nombre de nos plus précieux alliés. Ils donnaient au mouvement une force morale. Des centaines d'hommes qui marchaient en procession dans la rue avec les dockers n'avaient rien à espérer de leur adhésion au mouvement; mais tous représentaient

département du travail, et leurs métiers n'ont pas peu gagné au succès des dockers.

Nous avons tenu compte de tous les corps de métiers qui nous ont aidés dans la lutte, et l'heureuse issue des grèves de moindre importance qui ont suivi celle des docks, est attribuable en grande partie à l'influence invincible du grand mouvement précédent.

Les carmen (voituriers) employés par le Post-Office ont obtenu une augmentation de 1 à 4 shellings (1 fr. 25 à 5 francs) par semaine, et presque tous ceux de l'East-End y ont gagné plus ou moins. Les ouvriers en produits chimiques des bords de la Tamise, les constructeurs de machines, bref, environ deux cents métiers ont réalisé 10 p. c. d'augmentation avec une journée plus courte, grâce à la grève des docks. Les shunters, les porteurs, une armée de travailleurs sans liens directs avec les dockers, en ont aussi bénéficié pour leur part.

Vers la fin de la grève, de nouveaux mouvements en sont sortis.

Je demanderai la permission de m'arrêter un moment pour montrer la chaleur et l'étendue du soutien que nous avons trouvé dans l'Est de Londres. On croit souvent qu'une sorte d'antagonisme sépare le boutiquier du travailleur dans l'East-End; mais, dans cette grève, nous avons compté les petits commerçants parmi nos alliés les plus généreux. Je fais surtout allusion aux paunbrokers (prêfais surtout allusion aux paunbrokers (prêfais de la chaleur et l'étendue d'ans l'Est de la chaleur et l'étendue d'ans l'Est de la chaleur et l'étendue d'ans l'Est de Londres. On croit souvent qu'une sorte d'antagonisme sépare le boutiquier du travailleur dans l'East-End; mais, dans cette grève, nous avons compté les petits commerçants parmi nos alliés les plus généreux. Je fais surtout allusion aux paunbrokers (prê-

teurs sur gages) (1). Cinq ou six publièrent qu'ils ne compteraient pas l'intérêt des sommes par eux prêtées sur les effets engagés pendant la grève; et les loueurs de garnis (lodging-houses) abandonnèrent leurs loyers pour la même période. Tout l'East-End se levait à notre aide.

Une fois sûrs de notre organisation, nous n'eûmes plus le moindre doute sur l'issue. Nous n'avions qu'à nourrir les hommes jusqu'au bout, le reste nous était assuré. C'est ce que nous fimes, et la victoire nous resta.

Quelques généralités maintenant.

On me demande le résultat net de la grève. Je réponds brièvement. Les grévistes ont gagné 1 penny (fr. 0-10) par heure pour le travail de jour, 3 pence (fr. 0-30) par heure entre six et huit heures du soir, 2 pence (fr. 0-20) par heure après huit heures. D'un autre côté, le minimum de quatre heures pour 2 shellings (fr. 2-50) donne, pour la première fois, un emploi permanent. L'abolition du contract (marchandage) met fin à l'exploitation (sweating system) qui avait eu lieu jusqu'à ce moment. Le système du marchandage n'a jamais été qu'un instrument de torture matérielle pour les travailleurs; nous lui avons signifié congé et nous avons ainsi éloigné des causes de mécontentement et d'anxiété.

maniere permenente pur suite du detrouven

⁽¹⁾ Il n'y a pas, en Angleterre, de Mont de-Piété officiel.

Quoi encore? La grève a détruit maintenant, et à jamais le sweating system (1) sous lequel le docker se trouvait contraint de travailler, au profit de son patron, pour un salaire de famine. La grève a aboli ou fait beaucoup pour abolir les mauvais sentiments de toute sorte qui pouvaient exister dans la corporation des dockers, Les relations brutales (je ne peux leur donner d'autre nom) (2) qui ont existé jusqu'ici entre le contremaître et les ouvriers ont disparu ou en prennent le chemin. Et quant aux relations avec le patron, elles seront nécessairement améliorées par la crainte constante d'une nouvelle grève — motif très suffisant (3) pour qu'ils se tiennent dans les meilleurs termes avec les dockers. Jusqu'ici, ces relations étaient d'une nature dégradante pour les ouvriers; il n'en sera plus ainsi désormais.

Faut-il parler des relations des chefs de la grève avec les représentants des compagnies des docks? Maintenant que la victoire est à nous, je voudrais en dire le moins possible. Mais, en ma qualité de vieil agitateur, je suis tenu d'exprimer mon sentiment personnel que, dans cette grève, j'ai eu affaire à des hommes

⁽¹⁾ Littéralement : système « de faire suer ».

⁽²⁾ Les dockers non choisis pour travailler lapid dent les contremaîtres chargés de choisir dans la foule qui se pressait aux portes des docks.

⁽³⁾ On évalue les pertes directes causées par la grève à 50 millions de francs. De plus, il est probable que le port de Londres en souffrira d'une manière permanente par suite du détournement de certaines lignes de navigation.

qui m'ont semblé, d'un bout à l'autre, apprécier fort imparfaitement leurs propres intérêts, et s'occuper fort médiocrement des sentiments des autres. Ce n'est pas la première fois que j'ai eu affaire à des patrons dans les luttes du travail; mais de mes douze années d'agitation, il ne me reste pas souvenir de relations avec des hommes plus complètement imbus du pur et simple esprit d'entêtement.

Quelle est maintenant notre opinion sur l'issue de la grève?

J'ai déjà touché la question des salaires. Là n'est pas le plus important résultat à considérer. Il faut surtout noter que, par suite de cette grève, la cause du travail a acquis, dans tout l'Est de Londres, une position plus solide et plus haute, relativement au capital, qu'à aucune époque du passé. Encore plus important peut-être est le fait que les travailleurs de l'espèce la plus humble ont montré leur capacité d'organisation, leur esprit de solidarité, leur bonne volonté de souffrir de grandes misères pour un léger progrès. Enfin, le travailleur de l'East-End est né à l'espérance. Il a vu que l'organisation peut le mener à tout. Il a goûté au succès comme au fruit immédiat de l'organisation; il sait aussi que la moisson qu'il a faite n'est pas tout ce qu'il peut espérer. Il a appris quelle valeur acquiert le sacrifice personnel dans un grand mouvement pour le bien de la classe à laquelle on appartient. Il a appris que, en se dominant, il peut dominer le capital,

dont les représentants ont été ses plus impitoyables oppresseurs.

Je dois rendre un suprême hommage à la modération et à l'honnêteté des grévistes. J'ai été, avec des centaines de guinées sur moi, dans des foules affamées, sans perdre un penny; j'ai envoyé des hommes, des inconnus, me changer une pièce d'or sans être volé d'un penny. Pas un ne m'a demandé de quoi aller boire, dans tout le cours de cette grève désespérée. Tout ceci m'a appris que la valeur éducatrice de la grève n'a pas été sans importance. Dans aucune procession, je n'ai vu d'ivrogne ou de mendiant. Un exemple me revient de l'esprit qui animait les dockers. Un de mes amis venait du West-End pour me chercher; un gréviste l'accompagna pendant 2 milles (3 kilomètres) aux chambres du comité, et refusa d'accepter un shelling pour sa peine. Nous avons eu affaire à des hommes capables de pareils exemples de retenue, et c'est à ce fait que nous avons dû de pouvoir arriver à nos fins avec nos adversaires.

Cent choses m'échappent que je pourrais dire de la sympathie montrée par toute la communauté; mais je me rappelle particulièrement la générosité de toutes les classes envers nous : les petits commerçants de l'East-End, les prêteurs sur gages abandonnant leurs intérêts, les propriétaires leurs loyers; les souscriptions des marins, des soldats, de la police, des pêcheurs, des aveugles de South-

wark; le lettres (toujours chargées) de la noblesse, des clubs, du clergé, le demi-souverain qu'un officier aux gardes me donna dans le Park, en murmurant quelque chose où il était question de « cartouches à blanc » si on lui donnait l'ordre de marcher contre les grévistes. Je rappelle que sur les milliers de lettres que j'ai reçues de toutes les parties du royaume, il y en avait deux d'insultes, deux seulement.

Comme trade's-unioniste, mon idée sur les résultats pratiques de la grève est que toutes les sections du travail doivent se former en trade's-unions, tous les métiers se fédérer, et qu'à l'avenir, une action prompte et concertée devra remplacer l'action spasmodique et isolée du passé.

Comme socialiste, je me réjouis de voir que le travail organisé est de torce à se mesurer avec le capital, et de constater combien les oppresseurs du travail ont peu de chance de succès contre une coalition résolue d'hommes qui, leur idéal trouvé, sont déterminés à l'atteindre.

JOHN BURNS.



wark; le lettres (toujours characes) de la noblesse, des clubs, du clergé, le domi-souverain qu'un officier aux gardes me donna dans le Park, en murmurant quelque chose où it était question de « cartouches à blane » si on fui donnait tordre de marcher contre les grévistes, Jerappelle que sur les millièrs de lettres que j'ai recues de toutes les parties du royaume, il y en avait deux d'insultes, deux seulement.

Commo trade's unioniste, mon idée sur its résultats pratiques de la grève est que fontes les sections du travail doivent se former en trade's unions, tous les metiers se fédérer, et qu'a l'avenir, une action prompte et concertee deven remplacer l'action spasmodique et isolee du passé.

Comme socialiste, je me rejouis de voir que le travail organisé est de torce à se mesurer avec le capital, et de constater combieu les oppresseurs du travail ont peu de chance de succès centre une coalition resolue d'hommes qui, leur ideal trouve, sont déterminés à atteindre.

John Burns.



Ce que c'est qu'une Grève

ceux dui connaissent le prupie et le respec-

les, travailleurs des docks. Et, pour eux. la

areve est autrement dure que pour des meca-

Il a sum que Tillet, un houme lout jeune et

de laible sante, se devitat pendant deux ans

La sofidarité la plus complète régne parmi

On said que nous avons foujours sontenu

l'opinion contraire. Et maintenant, ces tra-

vailleure des docks qui ne peut ent ni n'equen-

Nous cherchons vainement dans nos souve nirs récents une seule grève qui ait eu la même importance que celle qui a éclaté dans les docks de Londres et qui dure encore.

Il y a eu des grèves plus nombreuses, il y en a eu de plus violentes. Mais aucune n'a eu le même sens profond pour l'idée socialisterévolutionnaire.

Et d'abord, le mouvement socialiste étant né au sein des métiers les mieux rétribués et ayant groupé l'élite des travailleurs, ceux-ci ont toujours regardé de haut en bas les gros métiers. Les hommes du Quatrième-Etat aiment à parler des « masses inconscientes, incapables de s'organiser, démoralisées par la misère ».

On sait que nous avons toujours soutenu l'opinion contraire. Et maintenant, ces travailleurs des docks qui ne peuvent ni fréquenter les meetings socialistes, ni lire notre littérature, mais qui sentent l'oppression et la haïssent plus sincèrement que les travailleurs lettrés, sont venus confirmer l'idée mère de ceux qui connaissent le peuple et le respectent.

La solidarité la plus complète règne parmi les travailleurs des docks. Et, pour eux, la grève est autrement dure que pour des mécaniciens ou des menuisiers.

Il a suffi que Tillet, un homme tout jeune et de faible santé, se dévouât pendant deux ans à travailler à une ébauche d'organisation au sein des travailleurs des docks — alors que les socialistes doutaient qu'il réussit jamais à sa tâche — pour que les mille groupements de travailleurs se rattachant au chargement des navires cessassent leur besogne avec une solidarité émouvante.

Ils savaient bien que, pour eux, la grève c'est la faim; mais ils n'ont pas hésité.

La faim avec toutes ses horreurs! Il est terrible de voir ces hommes aux yeux hagards, épuisés déjà par le jeûne, se traînant à peine sur leurs pieds après une marche de 20 kilomètres, au Hyde Park et retour, s'affaissant, tombant en syncope aux portes des gargotes où la foule se presse pour recevoir ses bons de vivres et les bols de soupe!

coins MAngleterre, ne III commaissant pas, trop

masse do 150,000 hommes venus de tous les

Une immense organisation, spontanée, est née du sein de ces rudes travailleurs, dont les socialistes même parlent souvent comme d'un troupeau.

Il faut répondre chaque jour à des centaines de lettres. Des sommes de 10 à 30,000 francs de secours — en grande partie des sous de la quête — sont comptées, inscrites, distribuées. Des restaurants sont improvisés, fournis de provisions, etc. Et, sauf Tillet, Burns, Mann et Champion — déjà expérimentés — tout le personnel se compose de travailleurs des docks qui sont tout bonnement venus offrir leurs bras. Toute cette immense organisation est absolument spontanée.

C'est l'image d'un peuple s'organisant pendant la Révolution, d'autant mieux qu'il aura moins de meneurs.

Inutile d'ajouter que si cette masse de 150,000 grévistes ne sentait pas la bourgeoisie unie et forte en ce moment, elle marcherait comme un seul homme contre les riches de West-End. Les conversations des groupes dans la rue ne le disent que trop bien.

sortis vainqueurs d'amogrève qui avait en lieu le manquait de tous le manquait de tous

Mais la grève a une autre portée plus grande encore.

Elle a prouvé la force d'organisation d'une

masse de 150,000 hommes venus de tous les coins d'Angleterre, ne se connaissant pas, trop pauvres pour être socialistes militants. Mais elle a aussi démontré d'une façon qui a fait venir le froid au dos des bourgeois, ce que c'est qu'une grande ville, — jusqu'à quel point elle est à la merci de deux ou trois cent mille travailleurs.

Tout le commerce de l'Angleterre a déjà été / bouleversé par cette grève. Le port de Londres, ce centre du commerce universel, est désert. Les vaisseaux arrivant des quatre coins du globe, le fuient comme une ville empestée, et se dirigent vers d'autres ports de l'Angleterre. Des cargaisons — des montagnes — de viande fraîche, de fruits, de provisions de toute sorte, arrivant chaque jour, pourrissent à bord des vaisseaux gardés par la troupe. Le blé n'entre pas pour remplir les vides faits chaque jour dans les magasins. Et si les commerçants en charbon ne s'étaient empressés d'accorder tout ce que les chargeurs de charbon demandaient, Londres se trouvait sans combustible pour ses milliers de manufactures et son million de foyers allumés chaque jour. Il restait dans l'obscurité si les gaziers avaient quitté le travail, comme ils l'avaient proposé, quoique sortis vainqueurs d'une grève qui avait eu lieu le mois passé. Londres manquait de tous moyens de communication si Burns n'avait sommé les conducteurs de tramways de rester à leur travail. ment le lorge al evenour a suff

La grève s'étendait comme une tache d'huile. Une centaine de manufactures de tous genres, les unes très grandes, les autres petites, ne recevant plus les farines, la chaux, le kaolin, les graines oléagineuses, etc., etc., qui leur arrivent au jour le jour, ont éteint leurs feux, jetant chaque jour sur le pavé de nouveaux contingents de grévistes.

C'était la grève générale, l'arrêt de toute la vie de ce centre commercial de l'univers, imposé par la grève des trois ou quatre catégories du travail qui disposent du buffet.

Il y a dans les journaux des articles qui sentent la terreur. Jamais les bourgeois n'ont senti à ce point combien ils sont les sujets des travailleurs. Jamais les travailleurs n'ont senti à ce point combien ils sont les maîtres de la société. On l'avait écrit, on l'avait dit. Mais le fait a une autre portée que l'encre d'imprimerie! Le fait est venu prouver cette force des travailleurs.

Oui, ils sont les maîtres. Et, le jour où ceux des anarchistes qui s'épuisent en discussions vides, agiront comme Tillet, mais avec des idées plus arrêtées et plus révolutionnaires, — le jour où ils travailleront parmi les ouvriers à préparer la cessation du travail dans les métiers qui alimentent tous les autres, il auront fait plus pour préparer la Révolution économique, sociale, que tous les écrivains, les journalistes, et les orateurs du parti socialiste.

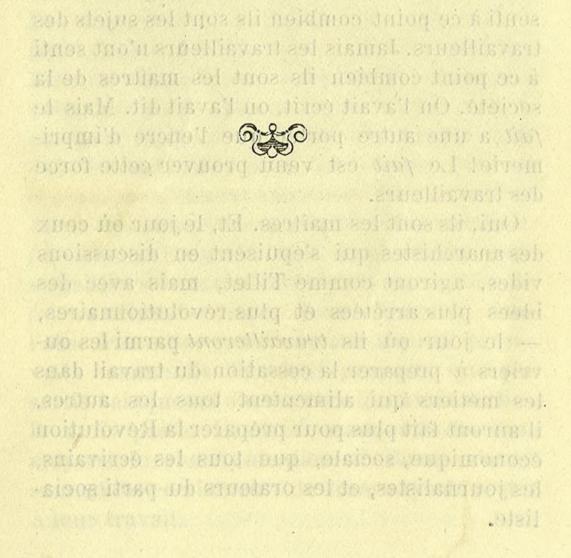
On a souvent parlé de grève générale. On voit maintenant que pour y arriver, il n'est pas indispensable que tous les travailleurs cessent le travail au même jour. Il suffit de barrer les canaux d'alimentation des usines : ainsi l'on tient la bourgeoisie.

If y a dans les journaux des articles qui sen-

tent la terreur. Jamais les bourgeois n'ent

PIERRE KROPOTKINE.

(Extrait de la Révolte du 7 au 13 septembre 1889.)



Les gravistes de l'autre côte de t'eau côte

End, mais qui plus tard avaient tormule quel-

La Grève de Londres

L'East-Had est tout à la joie. Ce ne sont one

reignissances. Cles & paressent seconvent arec.

applandissements l'adonne que pour un mois

à vedir it y auva du travait pour tous, muit et

loin en so remonitrant, et la grande manife ta-

La grande grève des travailleurs des docks vient de se terminer. Lundi, le travail a été repris. Les salaires demandés par les travailleurs — c'est-à-dire 60 centimes l'heure, et 80 centimes l'heure pour le travail après six heures du soir et avant huit heures du matin, — seront payés dès le 4 novembre.

D'ici là, ce sera 50 centimes l'heure. Aucun travailleur pris occasionnellement pour donner un coup de main ne pourra être payé moins de 2 fr. 50. Le travail à l'heure devra être converti d'ici au 4 novembre en travail à la pièce, calculé de manière à garantir un minimum de 60 et 80 centimes l'heure; le surplus sera distribué à parts égales par les travailleurs entre eux.

Les grévistes de l'autre côté de l'eau (côté sud) qui avaient quitté le travail pour faire cause commune avec les travailleurs de l'East End, mais qui plus tard avaient formulé quelques demandes spéciales (pour rentrer en possession de ce que les patrons leur avaient volé), ont aussi fini par obtenir à peu près ce qu'ils demandaient et ils rentrent au travail lundi.

L'East-End est tout à la joie. Ce ne sont que réjouissances. Ces « paresseux » reçoivent avec applaudissements l'annonce que pour un mois à venir il y aura du travail pour tous, nuit et jour!

On lance des fusées, on se serre la main avec joie en se rencontrant, et la grande manifestation de dimanche fut une vraie fête.

Pour l'avenir, les travailleurs des docks se constituent en union de métier.

ropris. Les salaires demandés par les travail-

Tout de même, le résultat obtenu est maigre. Les compagnies des docks s'étaient d'abord obstinées à refuser les salaires demandés. Elles déclarèrent que puisqu'elles ne distribuent que de petits dividendes à leurs actionnaires, l'augmentation des salaires mangerait tous les dividendes. On leur prouva qu'ils mentaient. Si les dividendes sont petits, c'est que les compagnies ont acheté 10,000 hectares de terrains vagues sur les bords de la Tamise, en prévision des bénéfices immenses que ces terrains rapporteront sous peu.

Les compagnies nièrent le fait. Alors, on leur demanda de soumettre leurs livres de comptabilité à des tiers. Elles refusèrent, sûres que les grévistes ne pourraient pas résister une semaine de plus.

C'est l'Australie qui sauva la situation. Les trade's unions d'Australie envoyèrent par télégraphe 37,500 francs. Le lendemain, elles expédiaient encore 37,000 francs. Les jours suivants, elles continuèrent leurs envois de sommes par 10,000 et 15,000 francs.

De leur côté, toutes les associations ouvrières de l'Angleterre vinrent en aide à la grève.

D'autre part, la bourgeoisie, reconnaissante aux grévistes de « l'ordre parfait » qui régnait parmi eux, reconnaissante de les avoir vu retirer leur appel à la grève générale, et effrayée surtout de l'excitation des esprits dans l'East-End, s'empressa de souscrire des sommes considérables.

Le maire de Londres quitta ses chasses en Ecosse et vint offrir sa médiation. Il témoigna hautement sa sympathie pour les grévistes et, dans une conversation avec l'archevêque de Londres, il lui dit : « C'est un scandale, ce refus des compagnies : ce serait vetre devoir d'organiser la grève générale. »

Le cardinal Manning s'empressa de saisir cette occasion pour refaire la réputation du clergé et prit une part active aux négociations pour amener les compagnies à céder. Toutes les chapelles baptistes se déclarèrent en faveur de la grève.

Les compagnies se décidèrent enfin à accepter les conditions des grévistes, mais à partir du 1^{er} janvier 1890. Époque où la navigation se ralentit, où le chômage commence. Les grévistes refusèrent carrément d'accepter ces conditions.

Les compagnies qui disaient vouloir bien accepter le tarif des grévistes après l'expirades contrats en cours, et surtout les propriétaires des navires essayaient encore de résister. Et ce ne fut qu'après une quinzaine de nouveaux pourparlers et de nouvelles misères pour les travailleurs, que les compagnies proposèrent le 4 novembre comme date du nouveau tarif.

Cette date fut acceptée par l'immense majorité des grévistes.

Voilà en peu de mots l'histoire de cette grève qui aura une part immense dans l'histoire du mouvement ouvrier en Angleterre.

Ecosse of visit officers mediation. Il temologic

Un fait capital se dégage de cette grève. C'est la solidarité des va-nus-pieds, qui étaient tous prêts, il y a un mois, à quitter le travail pour soutenir les plus mal rétribués d'entre eux.

Ce moment qu'on a laissé échapper, se répètera-il? Ce qui est certain, c'est que pour qu'il se répète il faudra déjà un concours decirconstances tout à fait spéciales. Il ne se répètera certainement pas avec la même facilité. Le moment qui permettait aux travailleurs de faire, tout au moins, une manifestation imposante, a été perdu, et tout le mouvement à venir s'en ressentira.

D'autre part, l'esprit anglais, son inclination à accepter les compromis - cet esprit qui a empêché toute révolution depuis deux siècles - s'est montré dans toute sa force. Jamais la bourgeoisie, ou, du moins, la partie la plus intelligente de la bourgeoisie, ne s'est autant intéressée à une grève, jamais on n'a vu une telle masse de bourgeois du côté des grévistes. - Pourquoi ? Parce que ces grévistes se sont montres dociles, prêts à accepter un compromis; parce que ces grévistes et leurs meneurs se sont engagés à ne pas faire de socialisme : à ne pas toucher aux bases de la propriété bourgeoise, à mitiger l'exploitation, tout en la maintenant. Un seul orateur aurait, durant cette grève, parlé d'expropriation, que toute la bourgeoisie aurait tourné le dos aux grêvistes, ameuté contre eux la police, arrêté les hommes les plus énergiques.

C'est la crainte du socialisme qui a fait la sympathie des bourgeois. Et si Burns reçoit en ce moment les compliments des bourgeois et des offres de sièges au Parlement, c'est que la bourgeoisie sait que Burns viendra au Parlement, non plus en socialiste, non plus en champion de l'expropriation, mais en champion du *maintien de la propriété*, tout en cherchant à mitiger les maux qui en résultent.

Voilà pour le côté extérieur, que nous racontons en annalistes fidèles. Passons au côté intérieur, qui nous intéresse bien plus.

La masse a senti sa force. Et ce résultat seul prime tous les autres. Les travailleurs ont senti qu'ils tiennent la « clef du buffet », que d'eux dépendent la richesse et la misère du pays.

Et pendant les longues négociations avec les compagnies, le mot qui s'est dit le plus souvent dans Londres-ouvrier a été celui-ci : « Eh bien, si les compagnies ne s'intéressent plus aux docks dès qu'il faut payer aux travailleurs de quoi vivre, — qu'elles s'en aillent au diable! nous ne les retenons pas. »

Des millions de travailleurs ont compris l'inutilité des patrons, dont ils connaissent depuis longtemps la nuisibilité.

Ils ont aussi compris leur force d'une autre façon.

la bourgeoisie aurait tentue le dos aux gre-

Il y avait 200,000 travailleurs, près d'un million d'êtres humains, restés sans nourriture. Il fallait les nourrir. Et, après les tâtonnements des premiers jours, ils se sont nourris.

Ce n'était pas tout que d'encaisser les 50 à 75 mille francs, qui arrivaient chaque jour au comité, siégeant dans la chambrée d'une

sombre taverne. Il fallait les répartir, les transformer en soupe, en pain, en viande.

Cela s'est fait, et fait d'une manière qui prouve les talents organisateurs des masses, talents que les imbéciles étatistes croient être leur privilège.

Sans décrets, sans élus du suffrage grotesque, sans galons et sans hiérarchie, de soiméme, anarchiquement, rien qu'avec des volontaires, il s'est créé une immense organisation pour satisfaire les besoins d'un million d'hommes, de femmes et d'enfants. Une immense organisation de restaurants, de buffets improvisés, dans lesquels des montagnes de pain et de conserves (corned beef) arrivaient chaque matin pour parvenir à heure fixe à 200,000 familles couvrant tout un territoire.

Somme toute, les enfants et les femmes ont moins manqué de nourriture pendant la deuxième moitié du mois de grève que sous l'organisation bourgeoise du chacun pour soi.

Tout, tout s'est fait spontanément, sans élection, par des volontaires. « Les anarchistes, après tout, ne sont pas si bêtes en parlant d'organisation spontanée! », se sont dit des milliers de travailleurs.

Les avantages de la fédération ont été démontrés par les deux grèves — celle de l'East-End et celle de l'autre côté de l'eau — marchant de pair sans fusionner.

desagreables. If ne dolt pas y on avoir, et tout

Il a suffi de quelques réclamations des « méridionaux » pour que les « septentrionaux » fassent droit à leurs justes plaintes, et la cordialité entière s'est vite rétablie entre les deux, précisément parce que les hommes du comité spontané n'ont pas cherché à commander aux deux rives de la Tamise à la fois.

Un système de « bons » s'est établi spontanément.

Trouvant des inconvénients à distribuer à chacun des grévistes de l'argent-monnaie, on est vite arrivé à l'idée de délivrer des bons, qui, immédiatement, furent acceptés par les marchands et les gargotiers de White-Chapel. Et quand un marchand en avait reçu pour plusieurs livres sterling (livre sterling, 25 francs), il les liait en liasses d'une livre chacune et venait se les faire rembourser en or à la taverne où siégaient les volontaires des subsistances.

Et, pour finir, la grève a démontré qu'avec nos machines actuelles, il n'y a pas de travaux désagréables. Il ne doit pas y en avoir, et tout travail peut être rendu agréable, pourvu qu'il ne devienne pas sur-travail, et pourvu qu'on mange à sa faim pendant qu'on travaille.

tout, no sont mas si betes en parlan

Ainsi, plusieurs compagnies ont fait appel à leurs commis d'écriture, aux fils des directeurs et autres jeunes gens pour décharger et même pour charger (ce qui est plus difficile) certains navires.

Les jeunes gens se sont mis gaiement à la besogne. Quelques hommes expérimentés leur ont montré comment on fait pour ne pas être écrasé par une grue ou pour que le chargement du navire ne soit pas balotté au gré des vents contre les bords du navire, et ils ont rudement travaillé, ces gars exercés au cricket et autres jeux de force. C'était pour eux des vacances, un travail musculaire après les journées passées au comptoir. Ils vivaient à bord du vaisseau, couchant dans les cabines de première classe, mangeant à leur faim, buvant à leur soif, chantant le soir autour du piano du navire.

C'est ainsi qu'on travaillera dans l'avenir; et, encore une fois, il fut prouvé que Fourier avait mille fois raison de parler du travail attrayant. Ce travail varié, ce travail gai en compagnie, fut la prévision du travail de l'avenir. Il n'est que juste de haïr un travail qui sera le même toute la vie durant, qui durera chaque jour jusqu'à extinction de forces, qui ne sera récompensé que d'un grabat après un souper de pain sec, qui sera pour le travailleur un cachet d'infériorité. C'est le travail maudit. Mais il y a le travail varié, le travail dans la mesure des forces, le travail à l'aide de toutes les machines modernes — et ce sera le travail de la société qui aura fait

l'Expropriation, suivie du Communisme-Anarchiste.

Les compagnies des docks nous en ont donné gratuitement un exemple.

Ah, si on le faisait répéter plus souvent!

du havire ne soit pus butette au gre des vents

sees all compleir. Ils vivalent a bord the vais-

cour contchant dans les capines de première

PIERRE KROPOTKINE.

(Extrait de la Révolte du 21 au 27 septembre 1889.)



dhi sera ic mene toure la vie durant, dei

of August Mark to a for travall varie, to

ce sera le travais de la gociete qui anca rait

fauld de toutes les machines impderne

PUBLICATIONS

DE LA

BIBLIOTHÈQUE DES TEMPS NOUVEAUX

1.	CHARLES-ALBERT. — Aux Anarchiste	28	qui
		1000	05
2.	Pierre Kropotkine. — L'Anarchie		
	dans l'Evolution socialiste	0	05
3.	Elisée Reclus. — L'Evolution légale		
	et l'Anarchie	0	05
4.	Georges Etiévant. — Un Anar-		
	chiste devant les Tribunaux	0	05
5.	Georges Eekhoud. — Burch Mitsu.	0	05
6.	Pierre Kropotkine. — L'inévitable		
	Anarchie	0	05
7.	Leon Tolstor. — La Guerre et le		
	Service obligatoire	0	05
8.	M. Nettlau Bibliographie de		
	l'Anarchie (préf. d'Elisée Reclus).	5	00
9.	JACQUES MESNIL. — Le Mouvement		
	Anarchiste	0	10
10	. J. Burns et P. Kropotkine. — La		
	Grande Grève des Docks	0	10

EN VENTE CHEZ TOUS LES DÉPOSITAIRES DES JOURNAUX ANARCHISTES.



PUBLACATIONS

AT MO

DIBLIOTHEQUE ous TENTPS NOUTELLUT

GEEE	tes	1. CHARLES-ALBERT Aug Anarchis
do	0	signorent.
		2. PIERRE KROPOTEINE L'Angrehie
80	0	dans l'Evolution socialiste
		3. Eusie Rectus L'Evolution legale
80	0	et l'Anarchie
		4. Georges Krievant In America
05	0	chiste devant les Tribunoco
60	0	5. GEORGES EIGHROUM Burnch Missig.
		6, Pienre Kropotkinge - L'inévitable
05	0	Anaxente
		7. Lieon Touszor La Guerre et le
05		Service obligatoire
		8. M. Nerruny Bibliographie de
0.0	5	I'Anarchie (pref. d'Effsée Rechns).
		? Jacours Massil Le Mouvement
0.1	0	Amarchista
		10. J. Bunns et P. Knopotione La
. 04	0	. Grande Greve des Bocks

HE VENTE CHEZ TOUS LES DÉPOSITAMES DES JOURNAUX ANARCHISTES.



Ce n'est pas d'aujourd'hui que la question sociale préoccupe les esprits. Depuis les temps les plus reculés le spectacle de la douleur et de l'injustice éveille chez les penseurs le désir de voir s'établir entre les hommes des relations plus justes et plus fraternelles.

Il nous a paru nécessaire de recueillir et de publier des fragments d'auteurs divers, de tous les siècles et de tous les pays, montrant le travail continu des idées de liberté et de fraternité.

Nous ferons naturellement une large place à la littérature contemporaine, dans laquelle nous retrouvons, sous les dénominations modernes, deux principes en présence : celui des réformateurs et socialistes de différentes écoles qui proposent des améliorations partielles, s'appliquant à tel sujet ou à telle catégorie d'individus et préconisc nt des systèmes de transition, faisant une part à la contrainte; le principe des anarchistes, conscients ou inconscients, qui, envisageant l'homme en général, constatent que le développement libre et normal de son être est impossible dans la société autoritaire actuelle, et luttent pour l'établissement de rapports sociaux fondés, non sur la routine, l'arbitraire ou la législation, mais sur les lois naturelles de la vie et les données de la science.

Les compagnons ou amis qui désirent nous rembourser pour les frais encourus ou contribuer plus largement à la propagande sont invités à envoyer l'argent à 1.' Administration à Bruxelles, ou 140, Rue Mouffetard, à Paris.

Nous autorisons les libraires à vendre cette brochure 10 centimes l'exemplaire